

JEUDI

25 OCTOBRE 1832.

Ce Journal paraît les Mardi, Jeudi et Dimanche de chaque semaine. On s'abonne au Bureau du Journal, rue d'Amboise, Barrière de Fer ; chez M. BARON, libraire, rue Clermont ; chez M. BABEUF, libraire, rue Saint-Dominique ; et chez M. PERRET, imprimeur du Journal, rue Saint-Dominique.



DEUXIÈME ANNÉE.

N° 100.

Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est ; pour Lyon, de 7 francs pour trois mois, de 15 francs pour six mois, et de 25 francs pour l'année. On ajoutera deux francs par trimestre pour le dehors. Les lettres et paquets doivent être adressés au Bureau, franc de port.



LA GLANEUSE.

JOURNAL POPULAIRE.

Politique, Industrie, Littérature, Théâtres et Annonces.

La prison est le Séminaire des Patriotes.

AVIS.

MM. les souscripteurs dont l'abonnement expire le 31 de ce mois, sont priés de le renouveler, pour ne point éprouver de retard dans l'envoi de leur feuille.

DU RÉGIME MILITAIRE.

Toutes les fois qu'un pouvoir veut se mettre au-dessus des lois il a besoin de s'appuyer ailleurs que sur le peuple.

Et bonnement il s'imagine qu'il gouvernera par la terreur des baïonnettes. — Dans ces momens de vertige, dont l'histoire contemporaine des rois offre trop d'exemples, on s'abandonne à des idées de despotisme militaire : l'on croit pouvoir étouffer par la force, la grande voix des nations.

On veut se faire une armée prétorienne, ayant d'autres intérêts, d'autres affections que le reste du pays, on érige en principe le règne de la violence, l'autorité du sabre.

Mais ces vieilles traditions de despotisme ne peuvent plus se réaliser aujourd'hui, et ce serait folie d'y compter.

Le moyen est usé....

Au 12 juillet 1789 la cour entreprit aussi de résister ouvertement à la France. Louis xvi fit cerner Paris par quinze régimens, et voulut dissoudre par la force la représentation nationale.

Mais tout cet appareil militaire n'en imposa à personne. — Le régiment des gardes françaises qu'on voulait mettre aux prises avec le peuple, embrassa la cause du pays. Le 14, on prit la Bastille : Louis xvi céda, mais pour reprendre bientôt après, ses vellétés

de despotisme. — La justice du peuple ne se fit pas attendre !

Il n'y avait qu'un homme en France qui pût fonder sa puissance sur l'autorité des baïonnettes : c'était Napoléon. — Il fallait tout le prestige de ses victoires et de son nom, tout l'ascendant de son génie, il fallait de plus, un concours de circonstances tout à fait inouï dans l'histoire des nations. Encore ce pouvoir devait-il être éphémère ; Napoléon seul, pouvait en supporter le poids et nul n'aurait recueilli son héritage.

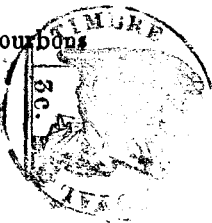
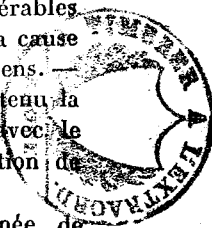
Vint une époque où la restauration voulut faire de la violence.

Qu'on se rappelle le langage des journaux royalistes, pendant la durée du ministère Polignac ; le même que tiennent aujourd'hui les journaux du pouvoir. — On n'avait pas assez d'éloges pour l'armée, on lui prodiguait les flagorneries et les caresses ; on ne parlait d'elle qu'avec emphase ; on faisait des phrases bien sentimentales sur son dévouement à la royauté, et on ne cessait de l'opposer à la nation. Et puis encore, on passait de solennelles revues, où l'on disait aux soldats que le roi comptait sur eux ; et plus le moment critique s'approchait, plus on multipliait les rations extraordinaires de vin et d'eau-de-vie.

On sait ce qui est arrivé. — Tous ces misérables moyens n'ont pas empêché l'armée d'embrasser la cause de la nation quand le pouvoir a violé ses sermens. — Les Suisses et les gardes royaux ont seuls soutenu la royauté parjure : tout le reste a sympathisé avec le peuple et a salué de ses acclamations la révolution du 26 juillet.

La branche cadette devait avoir avec son aînée, de singuliers traits de ressemblance.

Il y a plus : jamais la branche aînée des Bourbons



n'avait osé placer la France sous un régime militaire aussi insultant; jamais, au temps des Autrichiens et des cosaques, la domination étrangère n'avait déployé contre nous un appareil de force plus inouï, que celui dont s'entoure la royauté citoyenne : LA FRANCE EST TRAITÉE EN PAYS CONQUIS !

Cinquante mille hommes cernent Paris : des fortifications s'élèvent sur tous les points de son enceinte, et peuvent faciliter au besoin l'incendie de ses maisons. — A Lyon, vingt mille hommes : des garnisons dans toutes les villes, bourgs ou villages qui l'entourent : des fortifications de tous côtés : à la Croix-Rousse, sur le boulevard qui regarde le Rhône, s'achève une immense caserne, dont les façades correspondant à trois positions différentes, sont garnies chacune de trois rangs d'embrasures; tous les appartemens vides à la Croix-Rousse, à la Guillotière et aux Brotteaux, sont loués et garnis de soldats qui, *tous reçoivent la solde et les vivres de campagne*; il est probable qu'il en est de même de ceux qu'on a placés en observation, tout autour de Paris. A Perrache près le pont *Chazourne*, l'autorité militaire vient de louer, à raison de 4,000 fr. par année, une maison appartenant au sieur Pin. Sur tous les points de la ville, sur toutes les places, des postes extraordinaires, des casernes, des bivouacs sont établis. On parle d'élever aussi, sur le *Port-du-Roi*, près le pont Tilsit, une espèce de caserne; dix mille francs ont été destinés à cette construction; et déjà l'on établit un vaste hangar sur cet emplacement. — Qu'on s'étonne après cela que le ministre de la guerre soit obligé de prendre plus que son budget, pour subvenir à tant de dépenses !

Voilà des faits !

Ils parlent assez haut, et nous n'avons pas besoin de tirer les conséquences.

Qu'on rapproche le passé du présent, et qu'on juge.

Ils disent qu'ils ont la confiance du pays !.....

Qu'ils se tiennent bien.

RÉPONSE

A LA JUSTIFICATION DE M. BARTHELEMY.

C'est là ce Nérestan, ce héros plein d'honneur,
Ce chrétien si vanté, qui remplissait Solyme
De ce faste imposant de sa vertu sublime.

(VOLTAIRE. — *Zaïre*.)

I.

Tu ne me connais pas.... jamais dans ton arène
Ma muse ne heurta ta muse souveraine;
Pour toi, j'eusse franchi les plus âpres chemins;
Je t'adorais de loin, et ton regard austère
Ne m'aperçut jamais groupé dans ton parterre,
Brandissant à ta voix de convulsives mains.

Jamais tu ne me vis; mais du cœur et de l'âme,
De tout mon être enfin, embrasé par la flamme
Qu'épendait à torrens ta mâle liberté,
De loin, j'applaudissais au tribut de tes veilles,
Et tressaillant, heureux, au bruit de tes merveilles,
Je te crus un rayon de la divinité.

Oh ! qu'alors je t'aimai !.... Que ta muse rebelle,
Ta *Némésis* en feu, de désespoir si belle,
Hebdomadaire enfant d'un poétique effort,
Oh ! qu'elle me plaisait, que j'aimais à l'entendre,
Redresseuse de torts, toujours prête à défendre,
Faisant le grand si faible et le petit si fort !....

Némésis ! qu'ai-je dit.... déroulant son histoire,
Faut-il pour te punir, victime expiatoire,
Faut-il de son enfer explorer l'arsenal ?
Exhumer à tes yeux, de leurs sombres repaires,
Ton vivace griffon, tes sanglantes vipères,
Et te traîner devant ton propre tribunal ?....

C'est le but où je tends ; c'est là ma noble tâche...
Et moi je ne crains pas que ton bras fort m'attache
Au pilori public, à l'infamant poteau ;
Car je suis jeune et pur, et n'ai nulle souillure ;
Je n'ai sur mon pourpoint nulle bariolure,
Et je te jette au front tes clous et ton marteau !...

Grave et triste, je viens, d'une main ferme et sûre
Découvrant aux regards ta hideuse blessure,
Incruster sur ton front ton notoire attentat.
Si devant le passé jamais tu ne recules,
J'y veux graver encor, en larges majuscules,
Ce mot, ce mot de honte : APOSTAT ! APOSTAT !...

II.

Ainsi donc, ô Moloch ! ton idole est brisée !
Te voila des partis l'insultante risée,
Ton nom n'est plus qu'un mot, dans nos ardens débats ;
On n'a point oublié ton ode royaliste ;
Te voila du milieu, demain fais-toi carliste,
Et, s'il se peut encor, descends, descends plus bas.

Poète épileptique, à la muse nerveuse,
C'était donc où tendait ta verve frauduleuse !
Tu trompas les Troyens comme un autre Sinon.
J'en ai regret pour toi, pour cette belle France
Qui t'aimait, qui, toujours, aux heures de souffrance,
Sur la brèche écoutait vibrer ton puissant nom.

Pitié ! pitié pour toi ! que ta langue flétrie
Ne nous parle donc plus d'amour et de patrie,
De services rendus, de deuil et d'avenir.
En la voix de Calchas on n'a plus confiance.
Le peuple volontiers s'arme de défiance ;
La gloire de huit ans, un jour peut la ternir !

Il faut changer, dis-tu ; l'homme en son existence
N'est qu'un faible roseau, jouet de l'inconstance,
Un humble voyageur, bronchant à chaque pas ;
C'est bien ; mais à vos lois quand un parti s'enchaîne,
Quand on est chef de clans, on ne rompt point sa chaîne
On y reste, on y meurt, mais on ne change pas !

Vois quel fut Béranger, vois quel est Lamartine,
Ce barde solennel qui, vers la Palestine,
Dirige docement son esquif fortuné....
Et ces noms que toujours la liberté répète,
Foy, Lafitte, Dupont, et ce pur Lafayette,
Immuable drapeau, vieux principe incarné !...

C'est qu'il était en eux une vibrante corde
Qui les réunissait au jour de la discorde,
Un sympathique accord, une ardeur sainte ; mais
Ce n'était point ce vain, cet intéressant délire,
Ce besoin de créer, et de se faire lire :
Ils étaient convaincus.... Tu ne le fus jamais.

III.

Et te voila tremblant, devant ta république !...
La Gorgonne t'effraie, et sa démarche oblique,

Sa pique et son bonnet t'ont fait pâlir d'effroi !
Le peuple l'épouvante ; étrange phénomène !
Toi, toi qui lui criais, séide évergumène :
« Le prince c'est un mot, le peuple c'est le roi ! »

Et maintenant, Mopsus, en rimes poétiques,
Ne nous poursuis donc plus de tes chants prophétiques !
Qui trahit perd le droit de se faire écouter.
Le peuple est une fille à la tunique blanche,
Crédule en ses amours, simple, jalouse et franche,
Que l'on trompe une fois, mais qu'il faut redouter.

C'est une Italienne, une folâtre amante,
Sans frein dans son ardeur, aussi vive qu'aimante,
Qui jusqu'au fond du cœur découvre un noir dessein ;
Qui n'aime qu'une fois, mais avec force et rage,
Brave pour se venger et la peur et l'outrage,
Et guette son amant, un poiguard dans le sein.

C'était là ta maîtresse.... Il te fallait, fidèle,
Ou ne pas la servir ou succomber près d'elle ;
C'était là ton devoir, tu ne l'as pas compris !...
Tu faillis à l'appel que t'adresse la France,
Endolori, perclus de morale souffrance,
Traînant comme un boulet ta honte et son mépris.

Non ! tu n'as pas la foi... ta poétique plume
A ton rouge volcan comme un souffre s'allume.
Toi, tu portes des vers comme le sol des fleurs,
Comme l'arbre ses fruits, le cratère sa lave,
La rive le torrent qu'elle retient esclave,
Le serpent son venin et l'homme ses douleurs.

Le peuple cependant, terrible en sa mémoire,
De son stylet de fer tracera son histoire
Aux fastes de l'état, sur l'airain solennel ;
Il dira ton forfait aux jours de sa détresse,
Et flétrissant ton nom et ta muse traîtresse,
Te remettra tremblant aux mains de l'Eternel !

Emile SALADIN.

VIVE LE ROI !

Que ces trois petits mots me rappellent de grands souvenirs. Lorsque j'entends crier *vive le roi*, ma pensée se reporte à ces beaux jours de la restauration, vers laquelle, Dieu merci, nous marchons à grand pas. Il me semble que je suis encore au boulevard de Gand et que je vois défiler nos bons amis les ennemis. Dieu ! les belles troupes. Oh ! séduisants *Prussiens*, délicieux *cosaques*, votre image est gravée dans mon cœur en caractères ineffaçables. Et s'il m'arrive de vous oublier un instant, que les cris de *vive le roi* frappent mon oreille, et vous m'apparaissez alors dans toute votre sublimité.

Vive le roi ! C'est à ce cri que tombèrent les têtes de Mouton Duvernet, de Bories, de Berton et des sergens de la Rochelle. Et Ney, le maréchal Ney, ce scélérat de Ney qui avait eu l'audace de préférer un usurpateur à nos souverains légitimes. Ce bon Louis XVIII ! il pourrait le faire mourir sur un échaffaud et il lui accorda la faveur de le faire fusiller. Et on cria *vive le roi*.

St-Barthélemy, noyades, dragonnades, et toi bienheureux Trestaillon, courageux apôtre de la légitimité, et vous immortels assassins du maréchal Brune, et vous tous égorgés du Midi, c'est encore aux cris de

vive le roi que vous nous prouviez par des arguments irrésistibles, l'excellence de la légitimité.

Vive le roi.

Il y avait plus de deux ans que ces mots n'étaient venus remuer toutes les fibres de mon cœur. Mais dimanche passé, sur la place Bellecour, le général Delort passait une revue, et des soldats criaient *vive le roi*....

Merci, brave Delort, merci très dévoué général. Tu peux te vanter de m'avoir procuré le seul instant de bonheur que j'aie goûté depuis ces trois journées qu'ils appellent *glorieuses* : je ne sais trop pourquoi.

Que tu étais beau, général, au moment où, lançant ton superbe coursier tu te précipitais sur nos soldats l'épée à la main, pour les forcer à crier *vive le roi* ; ton front me semblait entouré d'une auréole de gloire.

Et tu n'es pas pair de France ! Et le roi-citoyen méconnaît ton dévouement.

Ah ! si l'affection, si l'estime, si la vénération d'un pauvre journaliste peuvent te faire oublier l'ingratitude du gouvernement, tu peux compter sur moi. Oui, je t'admire.

Mais à ton tour, promets-moi de passer des revues, beaucoup de revues. Fais crier *vive le roi* ! fais-le crier souvent, et ton dévouement finira par être récompensé.

Oui, si tu n'es pas pair de France tu seras maréchal ; car, de tous les généraux de l'armée, tu es sans contredit celui qui a le plus mérité le bâton.

Je te le souhaite bien sincèrement ; mais en attendant Delort, mon ami Delort, crions ensemble.

VIVE LE ROI !

Lyon.

Des empiétements d'un Fonctionnaire.

Il n'est pas jusqu'au moindre employé de bureau qui, pour faire le capable, ne cherche à se mêler de ce qui ne le regarde pas. Passe encore lorsque ces abus-là se réduisent à compromettre quelques pétitions, à s'attirer quelques coups de chapeau, ou à prendre une prise dans la tabatière d'un solliciteur. Mais nous qui sommes habitués à attaquer de face tout ce qui est en dehors de la légalité, nous demanderons au voyer Lahille de quel droit, dépassant les bornes de ses fonctions qui s'arrêtent sur les dalles, il s'est permis de violer l'entrée de la maison Brunet, de cette immense construction aux cinq cents fenêtres, et de semer l'alarme parmi les braves ouvriers, en leur faisant craindre de se voir crouler l'édifice sur la tête. Son absurde pannique a fait perdre aux plus peureux quelques journées de travail, les autres en ont simplement haussé les épaules, et ils ont eu raison, car deux architectes expérimentés, assistés de celui de la ville, ont visité avec soin la demeure de cette république laborieuse, et ont jugé dans leur rapport, qui constate une solidité à toute épreuve, l'ineptie ou la mauvaise foi de M. Lahille. Quand cessera-t-on de compromettre avec tant de légèreté les fortunes particulières ?

CONCERT

DONNÉ PAR MM. BERTINI ET CAMBON.

On dit *Menteur comme un arracheur de dents* ; ne pourrait-on pas dire avec autant de raison : *menteur comme un programme de concert* ? Hâtons-nous de le dire, si notre espoir a été souvent trompé, si, attirés par l'appât

d'une affiche pompeuse, nous avons assisté à des soirées musicales que M. Thiers, qui s'y connaît, n'aurait pas manqué de prendre pour des *charivaris*; le concert de MM. Bertini et Cambon nous a offert une large compensation de nos desappointemens passés.

Le temps nous manque pour rendre compte de ce concert; nous prendons bientôt notre revanche; pour aujourd'hui, bornons-nous à dire que M. Bertini se distingue par une exécution à la fois brillante et légère. Le *sextuor* composé par cet artiste, a été accueilli par une double salve d'applaudissemens. Il y a dans ce morceau du Paganini et de l'Hoffmann. Il sera souvent redemandé.

M. Cambon a chanté avec un goût exquis plusieurs romances de sa composition. Nous avons surtout applaudi l'originalité de la *Leçon Tyrolienne* et l'*Anglaise à Paris*.

Espérons que le succès obtenu par ces deux artistes les engagera à multiplier leurs soirées musicales, auxquelles voudront assister tous nos dilettanti lyonnais.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Le Fils de l'Empereur.

On l'a déjà dit peut-être, prenez un petit chapeau et une redingote grise, nommez cela Napoléon, et ce nom sera un talisman qui entraînera au théâtre cette foule de vieux soldats qui se rappellent leur lointaines campagnes avec leur empereur, et cette fougueuse jeunesse qui, depuis la révolution de juillet, a tant de fois rêvé de guerre, et et eût voulu voir à la tête de la nation française un homme qui réservât un peu de son énergie pour humilier les ennemis de la patrie.

C'est aujourd'hui le fils de Napoléon que les auteurs ont mis en scène, car toute la famille y passera; ce nom avait produit son effet, et la foule était venue. La foule a vu quelques scènes attendrissantes, la foule a pleuré, car on ne voit pas mourir sans larmes, l'héritier de tant de gloire; on ne se rappelle pas tant de grandeur et tant d'infortunes, sans une émotion profonde; mais elle a en vain cherché une pièce, il n'y en avait pas; les auteurs ont compté sur le nom de leur héros, et ils ne se sont pas donné la peine d'inventer rien de neuf, rien de vrai, que la mort du jeune duc; des entrées et des sorties inutiles; une noce et tout un acte pour amener un mot; le mot est heureux, il est vrai, mais c'est trop de tout un acte et d'une noce avec les parens et les amis, pour entendre dire à la fiancée, sur la tête de laquelle le fils de Napoléon a placé la couronne: Monseigneur, Dieu vous la rende! Un style sans élévation, une imitation de l'*Espion* du Napoléon d'Alexandre Dumas, et c'est tout; tout, hors un couplet où Rousseau a été fort applaudi, en disant:

« Qu'un cœur français était mal à son aise
« Sous un uniforme étranger. »

Nous devons faire, à l'égard de Rousseau, une remarque qui depuis quelques jours n'échappe à personne. Depuis la réouverture des Célestins, les débuts malheureux qui se sont succédé, ont mis cet acteur dans la nécessité de remplacer trois amoureux à la fois; Rousseau s'y est prêté avec une complaisance dont il faut lui savoir gré, mais heureusement pour lui et pour nous, ce travail pénible a développé en lui un talent véritable et nous a donné un acteur nouveau. Nous lui en faisons notre compliment, mais nous l'engageons à bien choisir ses rôles; quelques applaudissemens qu'il ait justement obtenu dans le *Fils de l'Empereur*, il est fâcheux qu'il ait perdu ses études pour une pièce qui ne survivra pas.

CIRQUE OLYMPIQUE.

BÉNÉFICE DE MADAME DE LINSKI.

Le public lyonnais s'est montré bien ingrat et bien peu galant. Il a résisté à l'attrait du spectacle et à l'appel que lui faisait la sémi-lante et gracieuse Mme de Linski. Cette fois encore les absens ont eu tort. Nous placerons en première ligne parmi les artistes de la troupe, le paillasse Auriol, le plus extraordinaire et le plus bêtement spirituel qu'on ait jamais vu. Sa facilité et sa grace égalent son audace et son intrépidité. Il a été couvert d'applaudissemens: il y est habitué. M. Félix, dans la scène à travestissement du *Déserteur*, a déployé un grand talent mimique. Des trépignemens d'enthousiasme l'ont accueilli lorsqu'il a paru sous les traits de Napoléon. Il a imité avec autant de bonheur que de talent, les poses du grand-homme. Le petit François Loisset est un prodige d'adresse et d'intrépidité. Enfin, tous les sujets de la troupe ont rivalisé de zèle et d'habileté. On a terminé par une pantomime intitulée: *l'Attaque du Village*, et dont la mise en scène a pu donner aux amateurs lyonnais l'idée des représentations du Cirque Olympique de Paris.

Depuis quelques mois les incendies se multiplient d'une manière singulière à Lyon. Dans la nuit de mardi à mercredi, le feu s'est encore déclaré dans un magasin d'épicerie de la rue Vaubecour. Le fléau dévastateur a trouvé là un aliment. Les flammes qui s'échappaient par l'ouverture du magasin, n'étant contrariées par aucun vent, ont porté le feu aux fenêtres du premier étage. Celles-ci ont communiqué à celles du second, et la flamme montant ainsi successivement, a gagné le toit. Ce n'était plus qu'une colonne de feu du rez-de-chaussée au comble de la maison! L'éloignement du quartier, théâtre de l'incendie, a retardé l'arrivée des secours, et lui a permis de faire des progrès. Cependant, les zélés frères de l'hospice de la Charité sont arrivés avec leur pompe: des soldats, sortis de la caserne du grenier à sel, ont formé, avec quelques citoyens accourus, une première chaîne, et en peu d'instans on a été maître de l'incendie. A deux heures, tout était fini.



Jadis, de nos premiers parens,
Une pomme fit les tourmens,
Si l'on en croit l'histoire!
Maintenant, qui cause nos pleurs,
Notre misère et nos malheurs?
Hélas! c'est une poire!

GLANE.

- A la prochaine procession, M. Ganneron est chargé de la fourniture des armes pour le ministère de la guerre.
- Le ministère doctrinaire garde une poire pour la soif d'Hentzi.
- M. Humann s'est associé à M. Dargout, parce que ce dernier a un nez de contrebande.
- M. Thiers a dit qu'il donnerait six cent mille francs pour prendre la Duchesse de Berri. M. le ministre aspire à la gloire du gendarme.
- Laissez faire M. Thiers, il saura bien s'emparer de la duchesse de Berri. Depuis deux ans il est habitué à prendre.
- Le charivari deviendra bientôt un certificat de capacité pour arriver au ministère.
- Il n'y a rien de si mauvais que les poires molles.
- Dans le feuilleton du *Courrier de Lyon* M. M..... défend très chaudement les *Cocus*. On retrouve partout l'égoïsme de ces gens-là.
- Le ministère promet des croix à Barthélemy. La France lui promet des crachats.
- On dit que *Figaro* devient plat depuis qu'il est vendu. Moi je soutiens qu'il s'arrondit.

J. A. GRANIER, Gérant.